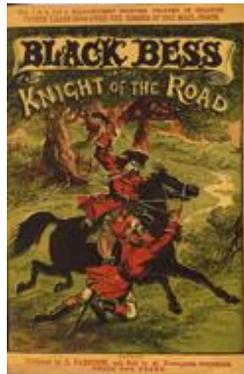


Chronique 5 : Le début de la fin

Pour un texte qui devait, au départ, s'inscrire dans la tradition populaire du *shilling shocker*, *Strange Case of Dr Jekyll and Mr Hyde* dévoile bien des dimensions. En effet, c'est avant tout pour gagner sa vie que Stevenson rédige le texte. Comme son nom l'indique, le *shilling shocker*, est très bon marché. Vendu à bas prix, le *shocker* est court roman de dix à quinze chapitres, sorte de roman-feuilleton à quatre sous, qui vise essentiellement la description du crime et de la violence et est en cela assez similaire à la tradition des *dime novels* ou des magazines *pulps* aux Etats-Unis.



Par ailleurs, et l'anecdote confine à la légende littéraire, c'est sous l'impulsion de sa femme, l'américaine Fanny Osbourne (née Fanny Van de Grift dans l'Indiana) que Stevenson a en fait *réécrit* le texte. Ce dernier reproche d'abord à sa femme de l'avoir réveillé alors qu'il rêvait « une merveilleuse histoire de croquemitaine » (« I was dreaming a fine bogey tale¹»). Puis il s'attelle rapidement à la rédaction du « conte ». Notons que la critique littéraire fait entrer le texte dans la catégorie « roman court » ou encore « novella ». Mais telle n'est pas l'intention de Stevenson, qui, au réveil, parle bien d'un conte, soit donc un récit d'aventures imaginaires qui vise à édifier ou bien distraire, et, en l'espèce, qui vise plutôt à faire peur. Le mot « bogey » /'bøʊɡɪ/ renvoie bien entendu au croquemitaine dont la fonction est de faire peur aux enfants pour les rendre obéissant.



Fanny Van de Grift (Stevenson)

Une fois le récit achevé, Stevenson le fait lire à ses proches, comme à l'accoutumée, mais Fanny trouve que le texte n'atteint pas l'allégorie propre au conte. On sait aujourd'hui qu'elle a été choquée. Elle pensait également que le texte n'était pas à la hauteur de la réputation de son mari qui commençait à gagner en notoriété grâce à la publication de *L'île au Trésor*.

Stevenson jette ainsi le manuscrit au feu. Blessure narcissique ou signe de purification, héritage de son éducation calviniste, toujours est-il qu'il écrit une deuxième version du conte en un temps record. Le contenu du texte original reste un mystère. Ici, la légende dépasse l'histoire et la destruction du premier manuscrit a bien sûr alimenté l'imagination surchauffée des biographes.



Que pouvait-il donc contenir de si choquant ? Si on retient cette thèse, on remarque en effet que le texte que nous lisons aujourd'hui est hanté par la possibilité de sa disparition, notamment le manuscrit de Jekyll qui court le risque, nous dit-on, d'être détruit par Hyde :

My narrative has escaped destruction [...] Should the throes of change take me in the act of writing, Hyde will tear it in pieces

(Mon récit a échappé à la destruction [...] si les affres du changement s'emparaient de moi pendant que j'écris, Hyde le détruirait).

Quelque médecin aurait tôt fait de psychanalyser le texte et l'auteur en même temps en voyant ici le retour d'une épouse-censure. Simplifions au risque de la caricature puérile :

Le moi, c'est Jekyll à l'égo démesuré.

Le surmoi, c'est Utterson, père-la-morale, la convention, ce qu'il faut faire.

Le ça, c'est bien sûr Hyde, qui ne supporte pas la contrainte et veut l'assouvissement enfantin de ses désirs.

Conclusion en forme de sophisme bancal ou de vulgarisation métaphysique : Stevenson écrit parce que sa femme a censuré son texte. Soit. Pourquoi pas ? On pourra toujours trouver que la présence féminine est faible dans le texte, mais son caractère diaphane en fait un élément structurant en la personne de Fanny, pour ce qui de la genèse du texte, mais aussi en la personne de Katerine, la cousine de Stevenson, qui couronne le récit dans la dédicace.

Pour autant, ne s'agit-il pas aussi de *lire*, au sens fort, le texte de Stevenson, qui reste un assemblage composite de témoignages et de documents variés, donc de reconstruire le texte par la lecture, ce qui implique un degré minimal de compréhension et sans doute, *in fine*, une interprétation, liberté fondamentale pour quiconque entreprend l'aventure de la lecture. Ainsi, l'existence du texte tiendrait-elle plutôt dans son caractère lisible, dont l'enjeu est l'écriture même.

Tout cela semble fort compliqué pour dire simplement que l'interprétation est ouverte, ce qui est certes un trait désormais convenu de l'écriture fantastique (qu'on opposera volontiers au

merveilleux ou à la fantasy). On ne peut vraiment savoir. On reste finalement dans l'incertitude, dans le vague, le doute, l'indécision... trait d'ailleurs caractéristique du texte Stevensonien si l'on garde en tête qu'il est impossible, par exemple, de décrire Hyde : il est dépeint comme un rat, un singe, un gorille, un serpent, selon les gens, bref, « il n'est pas facile à décrire, il y a quelque chose qui ne va pas, il est déplaisant, détestable ». Dans le texte :

He is not easy to describe. There is something wrong with his appearance; something displeasing, something down-right detestable.

Hyde serait-il soluble dans la description au point de devenir indescriptible ? Pourtant, la dernière page du dernier chapitre, intitulé *Henry Jekyll's full statement of the case*, laisse entrevoir l'émergence finale de Hyde et sa domination. Il sort du bois, ou plutôt, de sa crypte. Dès lors, il devient ainsi crucial de relire scrupuleusement les dernières pages pour garder en tête l'apparition et le glissement du « je » au « il ». Parlant des sorties nocturnes de Hyde, le médecin écrit : *He, I say – I cannot say I (je dis bien « il », je n'arrive pas à dire « je »)*.

Alors que c'est bien la voix de Jekyll que nous entendons depuis le début du chapitre, ce dernier finit par poser la plume et annonce, étrangement :

*I am careless [...] Here then, as I lay down the pen and proceed to seal up my confession, I bring the life of that unhappy Henry Jekyll to an end*¹.

Celui qui dit “je” à la fin, qui est-il ? Jekyll arrêtant d'écrire pour éviter que Hyde ne prenne la plume ? Ou bien est-ce Hyde, qui, dans un énoncé ambigu, annonce la fin de Jekyll, dont le nom porte depuis le début la trace du meurtre (Jekyll contient le verbe *kill*, tuer). Des critiques ont d'ailleurs souligné que Stevenson connaissait suffisamment le français pour sous-entendre le jeu de mots « je-kill », soit donc la mort du moi ; les psychanalystes littéraires apprécieront. D'autres ont décelé dans le silence final du médecin la disparition de Hyde, jouant ainsi sur les patronymes : « je-kill-Hyde ». Jekyll tue sa part cachée, sa part sombre.

Ou alors, voie médiane oblige, s'agit-il de l'émergence d'une tierce personne, littéralement une troisième personne, qui n'est plus tout à fait Jekyll, ni Hyde, mais un composé hybride en évolution. Car enfin, si c'est Hyde qui émerge au grand jour à la fin, ce faisant, il n'est plus caché. Il est à découvert. Il est découvert. Il n'est dès lors plus véritablement *Hyde*. Proprement scriptible plutôt qu'indescriptible, il devient figure d'écriture.

Stevenson, véritable auteur désormais, peut dès lors prendre le large et voguer vers d'autres destinations.

¹ Note pour Géraldine : la citation complète est (cela me semble trop long) : *I am careless; this is my true hour of death, and what is to follow concerns another than myself. Here then, as I lay down the pen and proceed to seal up my confession, I bring the life of that unhappy Henry Jekyll to an end.*